SEOK-KYEONG HONG

Corée : bi-bop, famille, patrie

Le développement rapide de la Corée depuis les années 1960 a donné lieu à de nombreuses analyses économiques. On évoque son taux de croissance, d'autant plus frappant si l'on juxtapose l'image de la Guerre de Corée avec celle du onzième pays d'exportation à l'échelle mondiale. Mais que sait-on vraiment de ceux qui habitent ce navire à grande vitesse ? La Corée, " pays du matin calme "? Certainement pas pour les citadins contraints de subir les embouteillages dès le petit jour ! Quant au " pays des ermites ", ces amateurs de voyages ne sauraient s'y reconnaître, pas plus que les manifestants contre le réaménagement des quartiers pauvres dans un " pays des Jeux Olympiques ", que le gouvernement a eu bien du mal à justifier.

Reste le pays enfin des enfants adoptés, qu'on croise un peu partout dans les pays développés — mais là-dessus, la majorité des Coréens se taisent…
Comme un manège qui fascine par sa vitesse, la Corée fascine ceux qui la regardent de l'extérieur, mais donne le vertige à ses habitants. Vertige qui n'est pas passager, et qui pourrait changer le cours même du manège…

La famille, ciment de la société coréenne

La famille est sans doute l'institution qui souffre le plus de cette soi-disant " modernisation ". Vu son importance dans la culture coréenne, on peut parler d'un traumatisme de la société toute entière, dans lequel les outils de communication jouent un rôle de catalyseur.
Pour la première fois depuis les années 1960, la Corée vit sous un régime non militaire, où l'on se permet de rire de tout… De tout sauf de la famille, qui joue ici le rôle de modèle universel de toute organisation. Les entreprises visent à fonctionner comme des familles, les hommes politiques se regroupent autour d'un leader autoritaire qui exerce son pouvoir de " père de famille ", etc. Les bouleversements imposés à cette structure traditionnelle par la société industrialisée se traduisent donc non seulement par l'augmentation du nombre de divorces, la multiplication des familles "nucléaires" et la diminution du nombre d'enfants par couple, mais aussi par la mise en question du système autoritaire et patriarcal, qui régissait la hiérarchie des générations et des groupes sociaux.
En Corée, la famille est en fait la base même de la philosophie de la vie et de la mort. Dans ce pays confucianiste, les quatre étapes fondamentales de la vie sont le rite de passage à l'âge adulte, le mariage, les funérailles et le culte des aïeux. — les trois dernières étant étroitement liées à l'institution familiale. L'intégrité de chaque individu se mesure donc en fonction de la cohésion de sa propre famille. Celui qui n'" écoute " pas son père sera difficilement être respecté ; ses parents doivent compter plus que son épouse et ses enfants, pour qu'il jouisse d'une bonne réputation ; une femme célibataire sera considérée comme une ratée ; enfin, un homme divorcé sera forcément malheureux.
La Corée compte des milliers de temples d'églises chrétiennes. Or ceux qui renoncent au culte des aïeux pour leur croyance religieuse s'exposent au scandale. Non pas à cause du renoncement lui-même, c'est-à-dire du

choix religieux, mais parce qu'il s'agit d'une attitude qui trouble l'unité familiale pour une cause individuelle. Le sacrifice individuel est en effet tacitement reconnu par les Coréens comme une vertu, dès lors qu'il vise au bonheur de la famille. Idéologie renforcée par le pragmatisme confucianiste et par la réalité économique : un couple qui se marie sans l'approbation des parents ne bénéficiera pas de leur aide économique, et aura plus de chances de "finir mal" — ce que les Coréens traduisent par : " les enfants qui n'ont pas écouté leurs parents seront punis…

De la famille à la nation : un téléthon pour l'unité

L'engagement conjugal et celui des parents envers les enfants sont si forts que toute rupture est vécue comme un drame. L'orchestration par KBS (Korean Broadcasting System), en 1983, de retrouvailles entre des réfugiés représente à ce titre un événement mémorable dans l'histoire de la télévision, comme de la nation. La commémoration de la Guerre de Corée y était transformée en un *téléthon* visant à réunir des familles dispersées. Des annonces passaient pendant quinze secondes devant la caméra avec le nom et la description des disparus. Puis venaient les retrouvailles sur le plateau, les sanglots des deux côtés de l'écran… L'émission est devenue un événement national, rituel et cathartique, pour tous ceux qui ne pouvaient pas même exprimer — pour des raisons idéologiques — la détresse de leur séparation. Les familles divisées par la guerre s'identifiant à la patrie coupée en deux Etats, les retrouvailles ravivèrent naturellement le sentiment national en faveur de l'unité de la péninsule : position dangereuse aux yeux d'un pouvoir qui s'appuie sur l'anticommunisme et sur le préjugé que " le danger est de l'autre côté de la ligne de trêve ". Les candidats à l'émission se sont multipliés au point que le plateau ne pouvait plus suffire à les satisfaire : les quatre murs de la maison de KBS furent alors transformés en gigantesques panneaux d'affichage remplis de noms, de visages et d'histoires relatives aux disparus.

L'émission durait quelquefois douze heures par jour, mais ne débouchait pas toujours sur une *happy end*. Car la séparation entre membres d'une même famille a aussi engendré des différences sociales, dans la mesure où les orphelins qui n'ont pas été adoptés par des étrangers se trouvaient socialement défavorisés. Mais la télévision n'a pas osé montrer cette réalité, qui aurait contredit la valeur accordée à la famille, unité éternelle

des Coréens [1].

Les feuilletons télévisés : la famille sur la sellette

Les années 1990 connaissent un renouvellement culturel et social important : le régime militaire et autoritaire bat enfin en retraite (on sait aujourd'hui que ce n'était qu'un changement momentané) et plusieurs instances de désir, culturel et social, explosent. La consommation augmente (plus d'importations, surtout d'objets de luxe, que d'exportations), tout comme le nombre de touristes coréens à l'étranger. Les adolescents, dotés d'un pouvoir d'achat important, adoptent un nouvel idéal. Les divorces se multiplient spectaculairement (donc le nombre de foyers mono-parentaux), et on déplore la chute de l'autorité parentale. Les femmes revendiquent enfin leur identité sexuelle et individuelle dans plusieurs domaines. Ces désirs et ces peurs ont produit des discours, que la télévision a recueillis. La popularité étonnante des feuilletons quotidiens (dont l'audience peut dépasser 50% des téléspectateurs) révèle la peur de perdre une tradition familiale qu'ils valorisant. Dans ces feuilletons, les familles sont nombreuses (plusieurs générations habitant sous le même toit), l'aîné exerce une autorité " exemplaire ", l'épouse se sacrifie au foyer, et tous les conflits — souvent causés par une femme qui refuse de jouer le jeu familial — sont finalement réglés par la compréhension mutuelle des membres du clan.
Les femmes non mariées y sont représentées comme des " invalides» sociales, et les mères qui travaillent soit comme des femmes parfaites, soit comme des égoïstes.
Les Amants, l'un de ces feuilletons à grand succès a récemment suscité de nombreux commentaires dans les médias : d'un côté, on dénonçait le fait qu'il évoquait l'adultère comme un amour vrai ; de l'autre, on vantait le fait qu'il exprimait le désir des femmes mariées et de toute une génération : aimer et être aimé.
Depuis les années 1960, époque culminante du cinéma coréen, la production audiovisuelle représente rarement l'adultère comme un amour authentique, et il n'échappe jamais au châtiment (les amants perdent leur fortune ou leur enfant, l'un d'eux est atteint de maladie incurable, ou, pire encore, l'un des parents succombe au choc causé par cette liaison !).
Or *Les Amants* renversent cet ordre moral. Ce n'est plus l'amour égoïste

de deux individus qui rend malheureux les autres membres de la famille, c'est la famille qui les empêche de s'épanouir. Une véritable revendication de l'individualité contre la valeur familiale, qui ne pouvait résister à la pression sociale, incarnée par l'instance de contrôle des programmes de Korean Broadcasting Commission : les scénaristes furent contraints d'imaginer une fin " morale ", où les amants finissent par se séparer pour le bonheur de leurs familles respectives. Mais pour le public, ce feuilleton fut l'occasion d'un défoulement. Les accessoires de l'héroïne devinrent à la mode, au même titre que la bande musicale du feuilleton, et les sociologues y virent une véritable révolte des femmes mariées pour leur sexualité.
Entre son rôle de catalyseur et de gardien des traditions, le feuilleton télévisuel constitue donc un espace national où se produit, se conteste ou se renforce l'institution familiale.

Télécommunications : de la reconnaissance au contrôle des individus

Dans des années 1990, les tensions entre famille et individus sont renforcées par l'apparition des nouvelles technologies. Le parc d'ordinateurs s'étant rapidement étendu, la Corée est entrée d'emblée dans le monde virtuel des réseaux, et les communautés d'utilisateurs (qu'on appelle ici des «chambres») poussent comme des champignons. La communication en-ligne (bavardage ou *chatting*) et la vie associative occupent en 1995 42% des usages. Utilisant un langage " allégé ", mis au point pour s'exprimer du bout des doigts, de petits groupes à l'identité superficielle s'adonnent à de futiles causeries, pour être simplement " à la ligne ". Individus flottants, sans aucun poids moral ou social, les cybernautes se rencontrent et discutent sans avoir à s'engager personnellement, comme le révèle l'usage des fausses identités.
On ne peut pas encore mesurer l'influence de cette nouvelle liberté communicationnelle sur un pays où l'opinion d'autrui compte beaucoup et où la communication peut difficilement demeurer légère. L'espace virtuel des réseaux accueille d'ailleurs déjà quelques forum civiques concernant des sujets sociaux, politiques ou culturels.

La communication cellulaire introduit quant à elle une «mobilité personnelle» (désormais on n'a plus besoin d'être connecté à une ligne

pour communiquer), qui prolonge celle inaugurée par la voiture dans la deuxième moitié de ce siècle. Au fur et mesure que le trafic quotidien dans les métropoles devient un problème sérieux, être individuellement mobile devient une nécessité fonctionnelle : pour un conducteur coincé dans un embouteillage, seul le téléphone mobile peut l'aider à ajuster son ordre du jour.

En Corée, le développement des services de communication mobile connaît une telle vitesse qu'il est difficile d'en prévoir l'évolution économique. Pour le moment, c'est le Bi-bop qui répond le mieux à cette nouvelle demande sociale. Introduit en Corée en 1982 avec 235 abonnés, il atteint 1% du taux de distribution en 1990 et 20% au début 1997, c'est-à-dire qu'une personne sur cinq en est aujourd'hui équipée. Si l'on exclut les personnes âgées et les très jeunes enfants, le taux de pénétration est en fait d'une personne sur trois pour l'ensemble des classes d'âge intermédiaires. Cette proportion rivalise avec celle de Singapour et de Hongkong, mais les dépasse largement si l'on pend en compte le volume de la population (42 millions d'habitants).

D'abord utilisé pour les affaires, le Bi-bop est rapidement devenu un objet quasi obligatoire pour tout individu de la société coréenne urbanisée. Les spécialistes prédisaient que le développement du téléphone cellulaire allait freiner la croissance du parc de Bi-bop. Or, celui-ci s'est généralisé comme un accessoire personnel aussi banal que la calculatrice ou l'agenda électronique. Si ses usages sont nombreux, il sert essentiellement à la communication et au " contrôle " interpersonnels.

On peut laisser un numéro pour être rappelé, un message à enregistrer ou une suite de caractères uniquement déchiffrables par le récepteur. L'appareil sonne un peu partout : pendant les réunions de travail, mais aussi dans les salles de classe, de concert ou de cinéma. Car le nombre d'appels reçus est devenu un baromètre de popularité, un signe extérieur d'existence sociale, en particulier chez les jeunes. D'où l'apparition d'un nouveau " traumatisme communicationnel " : les dépressions causées par le silence du Bi-bop, que les adolescents interprètent comme une négation de leur identité. Ce phénomène n'est pas si étonnant, si l'on se souvient que la société coréenne évalue l'existence des individus par leur degré de socialité. On préfère donc être dérangé à tout moment, et se sentir demandé, plutôt que de préserver sa tranquillité, et se sentir seul… Attitude qui confine parfois à la négation de toute vie privée, où les Coréens eux-mêmes voient, en plaisantant, une nouvelle forme

d'esclavage.
L'utilisation du Bi-bop à des fins de contrôle — entre parents et enfants, ou au sein des couples — est à ce titre particulièrement symptomatique. Il est en effet fréquent qu'une mère «mette un Bi-bop à son enfant» pour vérifier qu'il suit ses cours, ou que des époux surveillent leurs emplois du temps par téléphone interposé…
Mais le Bi-bop permet aussi d'établir des relations " illicites ". Un message codé ou un numéro significatif uniquement pour le récepteur garantissent le secret sur l'identité des interlocuteurs. Dans la société coréenne où aucune relation amoureuse n'est admise en dehors des couples «légitimes», cette possibilité technique aide ainsi à transgresser les interdits.

Dans cette société coréenne soumise à de nombreux changements, les pratiques communicationnelles sont donc autant symptomatiques que pratiques. L'institution familiale ayant joué le rôle de pare-chocs contre les méfaits de la société industrialisée (chômage, solitude…), l'idéologie de la famille a longtemps résisté face aux nouvelles aspirations des Coréens.
La télévision, qui sert encore cette vieille utopie, inaugure néanmoins la crise du lien social tel que la tradition le définit.
Quant aux outils de communication assistée par ordinateur et au Bi-bop, faut sans doute y voir à la fois les symptômes d'un malaise social et les premières réponses au manque de solidarité laissé par le démantèlement de la famille.